

Vengeance oblige

Oldboy, États-Unis, 2013, 1 h 44

Pascal Grenier

Numéro 288, janvier–février 2014

Federico Fellini : le poète, le rêveur et le magicien

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71055ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grenier, P. (2014). Compte rendu de [Vengeance oblige / *Oldboy*, États-Unis, 2013, 1 h 44]. *Séquences*, (288), 58–58.

Oldboy VENGEANCE OBLIGE

*Après plusieurs années de pourparlers et de changements de main, le remake américain du film-culte de Park Chan-wook voit enfin le jour, 10 ans après son modèle original. C'est souvent quand on s'attend au pire qu'on est le plus surpris. Sans atteindre la perfection de son modèle, cette adaptation de **Oldboy** est particulièrement réussie et rafraîchissante.*

Pascal Grenier

La vague des remakes inutiles continue de déferler sur Hollywood depuis plusieurs années et c'est maintenant au tour du film coréen **Oldboy** de passer au moulinet des producteurs en manque d'inspiration. Il y a plusieurs années que traînait cette rumeur d'un projet de remake du génialissime film-culte de Park Chan-wook, jusqu'à ce que Spike Lee décide d'en faire une adaptation. Or, justement, ça prenait la griffe d'un auteur talentueux et d'un styliste comme Lee pour qu'un petit miracle se produise.

Cette adaptation assez fidèle à l'original propose toutefois quelques changements dans le récit; étonnamment, le film fonctionne dans son unité de ton, et conserve la méchanceté et l'aspect sordide de son modèle. Dans la version coréenne, la vengeance est un noyau central où règne une harmonie poétique entre l'image, la musique et la violence. Un traitement stylisé comparable à la façon de Kubrick dans *A Clockwork Orange*. Une (ultra)violence certes brutale et grinçante par moments, mais qui est plus implicitement suggérée que démontrée. Elle provient directement de la situation psychologique des personnages et renforce de cette façon les sentiments de revanche, de haine et de douleur éprouvés par les protagonistes. Ce qui intéresse le réalisateur, c'est de sombrer dans les tréfonds et les turpitudes de l'âme humaine, entraînant ce long métrage dans une sorte de film d'horreur existentiel. Cette fois-ci, l'expérience est moins viscérale et douloureuse. Si la vengeance anime le personnage principal, elle est moins assouvie à des fins libératrices qu'à des fins de quête de vérité et de rachat. La différence majeure se situe dans la conduite du récit : le film de Park Chan-wook était construit de telle façon que le spectateur courait continuellement derrière les faits, alors que celui de Lee cherche à établir les faits.

Si le climat et le mystère sont soutenus d'un bout à l'autre, c'est surtout la mise en scène brillante et stylisée de Lee qui retient l'attention. Dans ce qui s'annonçait comme une simple commande, ce dernier délaisse les problèmes sociaux et identitaires de la communauté afro-américaine ou des minorités, le temps d'un film. Contre toute attente, Lee se livre à fond et intégralement dans le cinéma de genre, tout en ajoutant une touche insolite et européenne à sa mise en scène. En jouant et en réinventant les codes du genre (notamment celui du film noir), ce dernier étonne par ses nombreux morceaux de bravoure. Sans être calquée sur l'original, la fameuse séquence de bataille en un seul plan - où le (anti)héros affronte une armée d'assaillants avec ses poings et un marteau - est ici reproduite avec autant de flamboyance et encore plus de brutalité. L'utilisation ingénieuse des retours en arrière de même que certains raccords audacieux



D'étonnants morceaux de bravoure

rappellent que Spike Lee est un styliste hors pair et qu'il n'a rien perdu de sa superbe. Sans restrictions ou sans concessions, son approche stylistique risque toutefois d'en dérouter plusieurs car le film ne ressemble en rien aux concessions commerciales et habituelles du cinéma américain contemporain. On peut même s'amuser à retracer les nombreuses références à l'original (notamment la séquence du poulpe dans le restaurant asiatique).

Dans le rôle principal, Josh Brolin occupe tout l'écran et il se donne corps et âme dans ce rôle d'un homme qui a tout perdu. Avec ses nombreuses transformations physiques au cours du récit, Brolin s'acquitte fort honorablement de ce rôle avec l'intensité dramatique voulue. La présence énigmatique de Sharlto Copley renforce le côté étrange de l'ensemble. En somme, cette version revampée de **Oldboy** ne trahit jamais l'originale. Certes, le film manque parfois de substance et, comme c'est trop souvent le cas dans les films américains, on retrouve cette propension à vouloir tout expliquer et éliminer toute ambiguïté, autant dans les motivations (aussi perverses soit-elles) que dans les gestes des protagonistes. Outre ces quelques bémols mineurs, l'exubérance, l'audace et la parfaite exécution font en sorte que cette adaptation de **Oldboy** est un des meilleurs exercices de style et remakes d'un film étranger que le cinéma américain nous ait offerts à ce jour.

■ **Origine :** États-Unis – **Année :** 2013 – **Durée :** 1 h 44 – **Réal. :** Spike Lee – **Scén. :** Mark Protosevich, d'après le manga de Garon Tsuchiya et Nobuaki Minegishi – **Images :** Sean Bobbitt – **Mont. :** Barry Alexander Brown – **Mus. :** Roque Baños – **Son :** Michael Baird – **Dir. art. :** Peter Borck – **Cost. :** Ruth E. Carter – **Int. :** Josh Brolin (Joe Doucett), Elizabeth Olsen (Marie Sebastian), Sharlto Copley (Adrian), Samuel L. Jackson (Chaney), Michael Imperioli (Chucky), Pom Klementieff (Haeng-Bok) – **Prod. :** Doug Davison, Roy Lee, Spike Lee – **Dist. / Contact :** Séville.